
D'amour et ... d'autre chose. Quelques figures amoureuses dans *Bonheur d'occasion* et *Deux solitudes**

Lyne Desaulniers-Martineau, étudiante au doctorat
Département des littératures
Université Laval

Le discours amoureux est aujourd'hui d'une extrême solitude. Ce discours est peut-être parlé par des milliers de sujets (qui le sait ?), mais il n'est soutenu par personne ; il est complètement abandonné des langages environnants : ou ignoré, ou déprécié, ou moqué par eux, coupé non seulement du pouvoir, mais aussi de ses mécanismes (sciences, savoirs, arts) (Barthes, 1977 : 6).

La présente étude interroge les composantes du comportement amoureux dans deux romans réalistes parus en 1945, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy (1947) et *Deux solitudes* de Hugh MacLennan ([1978] 1992). L'objectif principal n'est pas tant de mieux comprendre le comportement amoureux que d'apprendre en quoi l'amour entre hommes et femmes est l'expression des codes culturels ainsi qu'une rencontre de « deux sensibilités, ouvertes sur des visions différentes de soi et du monde », comme il était fait mention dans le syllabus du séminaire. Autrement dit, je voudrais tenter de comprendre comment l'héritage anglo-saxon a pu influencer sur la quête amoureuse et la façon d'aimer – ou de s'y refuser – des communautés québécoise et canadienne. Pour ce faire, j'ai interrogé deux romans qui dépeignent, chacun à sa façon, l'héritage des deux communautés *européennes* – je crois qu'il est important de le

* Je dédie ce texte à Marie-Andrée Beaudet, pour tout l'amour dont nous avons été témoins et pour le courage qu'il lui a fallu pour nous être toujours dévouée.

souligner – fondatrices du Canada. Il est vrai toutefois que la présence « anglaise » dans *Bonheur d'occasion* apparaît de façon plus discrète et subtile que la présence « française » dans *Deux Solitudes*. Gabrielle Roy a choisi de l'incarner par la guerre, la vie sur le Mont-Royal et Jenny, l'infirmière.

Les paramètres que je me suis fixés sont assez larges puisque j'avais davantage envie de proposer l'exploration de l'univers amoureux présenté par chaque auteur et de voir comment cela représente ou non l'histoire d'un peuple, à une époque donnée, que de les expliciter en vue d'en tirer une théorie générale. Enfin, (est-il besoin de le mentionner ?), il ne s'agit nullement d'une analyse exhaustive de toutes les situations amoureuses rencontrées et racontées dans chaque roman, mais bien d'une observation de quelques moments amoureux, à savoir « la rencontre », le « tête à tête » et « l'impossible amour ? » Étudions d'abord voir de quoi sont faits les tout premiers moments des couples Jean et Florentine, puis Kathleen et Athanase.

LA RENCONTRE

« À cette heure, Florentine s'était prise à guetter la venue du jeune homme qui, la veille, entre tant de propos railleurs, lui avait laissé entendre qu'il la trouvait jolie » (Roy, 1947 : 9). Voilà ce que nous apprend Gabrielle Roy de la rencontre de Florentine Lacasse, jeune serveuse dans un « 5-10-\$1 »¹ et de Jean Lévesque, ouvrier dans une usine du même quartier, Saint-Henri. C'était hier, mais dans un passé récent et fortement imprégné dans le présent. De plus, ces quelques lignes nous donnent le ton de ce qui constituera la dynamique de la relation entre les deux jeunes gens. Florentine guette, quelque peu sur la défensive, le jeune homme aux propos railleurs. Mais il est question ici de la rencontre, nous verrons plus tard et plus en détails la nature de leur rapport.

On peut supposer que c'est Jean qui a fait les premiers pas puisqu'il laisse entendre à la jeune serveuse qu'il la trouve jolie. Cependant, on ne sait rien de la réponse qu'elle a faite à ses

1. Dans l'édition de 1947, on parle de 5-10-\$1 et non pas de *Quinze-Cents*.

flatteries. Ce que nous savons, par contre, c'est que le jour sur lequel s'ouvre le roman, Florentine guette son arrivée car, « [l]a première fois qu'il était venu au 5-10-\$1, elle l'avait tout de suite remarqué et s'était arrangée pour le servir » (1947 : 15). Florentine n'a donc pas été indifférente au jeune homme. Était-ce parce qu'elle sentait qu'elle pouvait l'aimer ? Parce qu'il lui était bon d'être convoitée ? Nul ne le sait.

Dès lors, la cour que chacun se fait ressemble davantage à une joute oratoire. Cependant, le jeu de séduction ne s'avère pas encore féroce. Jean se moque un peu de Florentine, lui tend des perches, plus pour jouer, à mon sens – et se sentir désiré ? –, que pour véritablement engager une relation avec la serveuse. « Mais tu es mademoiselle qui ? Tu me le diras pas à moi ? insista-t-il avec une feinte de sérieux » (1947 : 47). À quoi elle répond : « Et pis après, dit-elle, vous me demanderez où c'est que je reste et qu'est-ce que je fais à soir. Je vous connais, vous autres ! » (1947 : 11). Ni l'un ni l'autre n'est très aimable, chacun étant préoccupé de ne pas trop se dévoiler. Malgré ses allures de fille récalcitrante, sans doute motivées par un souci de ne pas se montrer trop facile, Florentine est, tout comme Jean, extrêmement orgueilleuse, et moins naïve et ingénue qu'il n'y paraît, en dépit de son manque d'expérience. Quoique toujours sur la défensive, son grand intérêt pour Jean lui donne l'audace nécessaire pour s'avancer quand il s'apprête à reculer.

Il émerge bientôt de cet échange une très grande tension, chacun épiant les gestes et les réactions de l'autre, comme des bêtes qui se flairent avant d'attaquer ou comme des boxeurs qui piétinent, guettant l'adversaire, afin de découvrir la meilleure stratégie pour le mater. « Les coudes au comptoir, les yeux rivés à ceux de Florentine, il attendait maintenant d'elle, comme dans un jeu cruel, avec patience, un premier mouvement sur lequel il réglerait le sien » (1947 : 13). Qui les regarde a le cœur en suspens comme si les personnages transmettaient au lecteur l'anxiété qu'ils vivent. Le roman s'ouvre donc sur cette expectative : chaque amoureux attend que l'autre se révèle.

Il faut dire que le regard joue un rôle primordial dans tout le roman. Dans son étude « Écrire le regard : analyse du discours optique dans *Bonheur d'occasion* », Jo-Anne Elder affirme que « [l]es

personnages sont sans cesse en train d'observer et/ou de se faire observer (par eux-mêmes comme par d'autres). L'espace qui entoure ces personnages encourage souvent l'acte visuel : les miroirs, les fenêtres [...] » (Elder, 1995 : 141). Or, le rôle du regard est particulièrement évident dans cette scène. Chacun examine l'autre dont le corps est toujours montré en morceaux, exactement comme si le lecteur était la personne qui regarde ou encore qu'il rencontrait le corps de l'autre à travers le regard que Jean pose sur Florentine :

Il avançait le visage et levait sur elle des yeux dont elle discerna en un éclair toute l'effronterie. La mâchoire dure, volontaire, l'insupportable raillerie des yeux sombres, voilà ce qu'elle remarquait le plus aujourd'hui dans ce visage et qui l'indignait contre elle-même. Comment avait-elle pu, depuis plusieurs jours, accorder tant d'attention à ce garçon-là ? (Roy, 1947 : 11).

Ou Florentine sur Jean :

elle jeta un regard oblique sur la longue table basse. De biais, elle voyait plusieurs visages ramassés sur des assiettes [...] et puis, tout au bout, les épaules du jeune homme, carrées, fortes, bien dessinées par le complet marron. Une de ses mains supportait son visage bruni. La peau des joues était tendue sur les dents serrées (1947 : 21).

Peut-on affirmer que l'amour, ou même les germes de ce sentiment, est le moteur de cette rencontre ? À ce sujet, les opinions des critiques divergent. Si on parle souvent de l'amour de Florentine pour Jean, jamais la jeune femme n'évoque les qualités morales du jeune homme ; ses considérations sont pour la plupart matérialistes ou encore, elles se rapportent à son physique, ou bien au succès que « respire » cet homme. Et c'est seulement parce que l'auteure l'admet en mots clairs que j'ai été obligée de me rendre à l'évidence : Florentine aime Jean. « Alors, elle comprit l'amour [...] » (1947 : 190). Quant à Jean, en dépit des hésitations de certains, il ne m'apparaît pas comme un fait indiscutable qu'il n'ait pas été amoureux de Florentine. D'ailleurs, Elder montre bien que Jean est parfois perturbé par Florentine : « ses sentiments à propos de Florentine sont ambigus et sa vision d'elle survient malgré ses tentatives de l'oublier » (Elder, 1995 : 142). Car imputer la froideur et l'arrogance de Jean au seul manque d'intérêt pour Florentine serait ignorer la part de misère qu'a connue cet orphelin et nier la force de caractère dont il a fait preuve pour fuir le foyer de ses parents

adoptifs et subsister par ses propres moyens. Je me permets donc d'avancer l'hypothèse que Jean aurait combattu une certaine affection à l'égard de Florentine, du moins « au début du roman » ainsi que le prétend Pierrette Daviau (1993 : 120), dans *Passion et désenchantement*.

Dans *Deux solitudes*, la rencontre d'Athanase et de Kathleen est racontée de façon rétrospective, bien des années après qu'elle ait eu lieu. La scène est noyée au milieu de leur vie commune dont la complicité s'est déjà suffisamment effritée pour que le lecteur soit témoin d'une nostalgie de l'amour. En effet, lorsque Kathleen repense à sa rencontre avec son mari, elle précise : « Les choses n'avaient pas été si mal au début » (MacLennan, [1978] 1992 : 224). Cette fois, on ne sait rien de la cour que les futurs époux se sont faite, simplement que la rencontre a lieu dans le milieu de travail de la femme, comme pour Florentine. (La période de guerre explique sûrement, en partie du moins, pourquoi les femmes sont sur le marché du travail.)

Ainsi, Athanase loge à l'hôtel où Kathleen est « fille de vestiaire » ([1978] 1992 : 223). Ce client, elle le trouve beau et vigoureux et, sans qu'on révèle davantage le jeu de séduction, on apprend qu'ils se retrouvent dans un restaurant discret. « Ils s'étaient immédiatement sentis attirés l'un vers l'autre » ([1978] 1992 : 224). Ce sont là tous les détails que nous avons sur ce qu'Athanase pense de la jeune femme. L'appel du corps est donc l'élément fondamental, si on en croit le narrateur. Il n'est fait mention ni de leur échange verbal, ni de leur rencontre spirituelle et intellectuelle mais nous savons qu'ils se revoient à plusieurs occasions en dépit du fait qu'Athanase est marié à Marie-Adèle. À la mort de cette dernière, Kathleen deviendra la deuxième épouse d'Athanase.

En fait, Hugh MacLennan nous raconte l'histoire de cette rencontre, mais nous n'y participons pas. La relation amoureuse n'a donc pas une importance aussi grande que dans *Bonheur d'occasion* où l'intrigue se noue autour de l'amour de Florentine pour Jean. Kathleen est beaucoup plus détachée d'Athanase d'autant qu'elle est étonnée qu'il la demande en mariage alors que c'est là la quête ultime de Florentine, dans *Bonheur d'occasion*. De plus, il est particulièrement intéressant de voir que l'auteur a choisi de nous

présenter une femme en parfaite harmonie avec sa sensualité, dans les années 1917-1918, sans qu'elle ait des allures de femme immorale. Kathleen semblait avoir une vie bien à elle avant de rencontrer son mari alors que dans *Bonheur d'occasion*, les femmes sont définies en fonction de la famille : Florentine veut se marier ; Rose-Anna, sa mère, n'existe qu'à travers les gestes qu'elle pose pour ses nombreux enfants.

LE TÊTE À TÊTE

Une figure scénique me semble particulièrement intéressante dans les deux romans : celle d'un repas pris en tête à tête, dans un restaurant chic du « Montréal-anglais ».

Le lendemain du jour où il a fait faux bond à Florentine au cinéma Cartier, Jean feint de se trouver par hasard sur le chemin de la serveuse à la sortie de son travail. Des mensonges, de part et d'autre, les amènent à manger au restaurant. En effet, Jean allait s'excuser auprès de Florentine de ne pas être allé au cinéma, mais avant qu'il n'ait le temps de le faire, elle nie s'y être elle-même rendue : « Pour qui est-ce que vous me prenez ? Pensez-vous que je vous avais pris au sérieux et que j'étais pour aller vous rencontrer ? Pas moi, c'est ben sûr » (Roy, 1947 : 102). Alors, comme s'il se sentait mis au défi, Jean invite Florentine au restaurant.

Florentine est heureuse d'aller au restaurant, mais atrocement déçue de ne pas être parée de ses plus beaux atours. « Elle pensa avec détresse, avec une réelle détresse, à sa jolie robe neuve, très ajustée à la taille, qui lui faisait des seins ronds, tout petits, et des hanches assez saillantes, juste comme il fallait. Avec un serrement au cœur, elle passa en revue tous les petits bijoux de son coffre [...] » (1947 : 103). Elle s'inquiète de ne pas avoir son bâton de rouge et se met à fouiller dans son sac à main « et se serait peint les lèvres tout de suite, mais un regard de Jean l'en empêcha » (1947 : 104). Car Florentine mise beaucoup sur cette soirée. Bien que hautement impressionnée par le restaurant chic, « bravement, elle entra dans le rêve pour y jouer son rôle. Et cependant, tout lui fut effort douloureux pour vivre à la hauteur du rêve » (1947 : 105-106). La

joie de se trouver au milieu d'un tel décorum et l'ivresse devant l'espoir d'avoir enfin trouvé un homme qui la sortirait de sa misère lui procurent un bonheur, certes, mais mêlé d'amertume.

Son compagnon est d'abord gentil. « Jean disait d'une voix polie et courtoise qu'elle ne lui connaissait pas : – Qu'est-ce que tu veux prendre, Florentine ? Un apéritif ? » (1947 : 106). Quoique « [p]our elle, l'enchantement comm[en]ce » (1947 : 107), elle ignore que son rêve s'évanouit dès ce moment puisque Jean l'observe avec désappointement et, pour lui, « la pitié excluait déjà le désir. Jamais je ne pourrais lui faire mal. [...] Non jamais je ne pourrais me décider » (1947 : 107). On voit, une fois de plus, à quel point les sentiments de l'homme sont confus, ambigus, voire contradictoires envers la jeune serveuse.

Qui plus est, Jean se sent bientôt humilié en compagnie de Florentine qui sort encore une fois « tout son attirail de beauté » (1947 : 107). Aussi, lui indique-t-il une tenture dans le fond du restaurant, mais « il éprouva du dépit de lui avoir laissé toute liberté de se maquiller lorsqu'il la vit revenir, les lèvres épaisses de rouge, et précédée d'un parfum si violent, si vulgaire, que de chaque côté les consommateurs levaient la tête et souriaient » (1947 : 108). Jean se demande alors s'il l'a emmenée pour la voir telle qu'elle est vraiment et ainsi se libérer des réminiscences qui l'agacent, ou bien pour la voir manger à sa faim une fois dans sa vie. De peindre les êtres humains dans toute leur complexité est d'ailleurs une très grande force de l'art de Gabrielle Roy. Si le narrateur omniscient entraîne le lecteur dans les pensées intimes du personnage, les informations révélées par le discours direct sont souvent brouillées – et l'inconscient des personnages éclairé ? – par le langage non verbal, comme si l'auteure affirmait que « même quand sont employés des mots, la vraie signification de ces mots peut se trouver dans les gestes et les regards, dans les manières et dans les postures conscientes ou inconscientes du corps » (cité par Elder, 1995 : 137).

Enfin, Jean observe Florentine dans le milieu qu'ils convoitent tous les deux. Il n'est plus arrogant. Il l'observe en silence. Florentine ne se doute certes pas que ce silence est pire que les railleries habituelles de l'homme parce qu'il marque l'indifférence ou le début de celle-ci. Florentine « se mit à parler » (Roy, 1947 : 108), elle

« causait avec volubilité » (1947 : 108), entre les services, « elle parlait toujours » (1947 : 108-109) et « s'arrêtait parfois pour picorer dans son assiette comme un oiseau » (1947 : 109). Aucune intimité, aucune harmonie, aucun échange. « Vers la fin du repas, elle commença de le tutoyer. Elle ne voyait plus qu'il l'écoutait à peine et la regardait à la dérobée avec ennui. Elle se parlait plutôt à elle-même, ployant le buste vers les yeux de flamme qui l'encourageaient, qui la soutenaient, qui la grisaient au fond de la glace » (1947 : 109). Ces yeux, ce sont les siens. Jean la laisse être, la laisse faire, marquant ainsi un premier pas vers un détachement qui s'avérera définitif. Ainsi, l'atmosphère du repas est composée du cliquetis des bracelets de Florentine, des éclats bruyants de sa voix résonnant dans le scintillement des lumières. Et, s'il est certain qu'on est en présence de deux solitudes, cherchant, chacune à sa façon, à fuir sa misère, il est tout aussi certain qu'il n'y a pas de rencontre. À la fin de la soirée, alors que la jeune femme croit que Jean souhaite devenir son « ami de garçon », elle soliloque : « C'est pas que je l'aime gros, [...], non, je peux pas dire que je l'aime pour vrai. Il me tanne avec ses grands mots pis toutes ses idées de fou, mais il est pas non plus comme les autres gars de Saint-Henri » (1947 : 111). Florentine ne semble pas tant chercher à aimer qu'à se rehausser à ses propres yeux en gagnant l'amour de ce jeune homme.

Ici, une mise au point s'impose. Si, comme je l'ai déjà mentionné, la critique ne s'accorde pas pour définir les sentiments que porte Jean à Florentine, il en va de même pour l'image qu'on retient et qu'on veut donner de Florentine et de Jean. À mon avis, le portrait des deux protagonistes demeure subjectif, partiel et réducteur. Je m'explique.

Dans son étude « Écrire le regard : analyse du discours optique dans *Bonheur d'occasion* », Jo-Anne Elder (1995) présente Florentine comme une victime innocente de Jean, le méchant bourreau. Il me semble que c'est là faire fi de la profondeur des personnages que l'auteure cherche à nous dépeindre. Elder raconte : « Nous ne pouvons nous empêcher de « voir » combien le regard de Jean agresse et subjugué Florentine, ni de « voir » la peur et la

victimisation de cette dernière » (Elder, 1995 : 148). En note de bas de page, Elder explique ce commentaire :

Si l'on en croit les réactions de nos étudiants et étudiantes face à ce roman, ce n'est pas l'inquiétude qu'on voit à la première lecture de cet extrait. Les étudiantes, comme les étudiants, estiment que Florentine est complice du jeu, ce qui témoigne peut-être de la persistance de certaines idées patriarcales sur la séduction et le harcèlement (Elder, 1995 : 148).

Ces citations laissent perplexe. Tout d'abord, elles me semblent témoigner d'une relecture faite dans le but de servir un propos, le point de vue féministe qui me paraît malheureusement, dans ce cas, sexiste. Car je crois, comme Gilles Marcotte, que Florentine est une jeune femme ambitieuse qui veut sortir de son milieu, tout comme Jean, et que, de fait, elle réussira son ascension sociale, tout comme Jean, « mais non sans avoir sacrifié dans cette lutte un peu de [son] humanité » (Marcotte, 1994 : 62). J'en veux pour preuve les nombreux calculs qui inspirent ses gestes et ses paroles à l'endroit de Jean.

Ainsi, le soir où Florentine apprend que ses parents partiront aux sucres le lendemain, elle sort en coup de vent de la maison et va trouver Jean à la sortie de l'usine pour l'inviter à la maison. Quand elle l'aperçoit, non seulement doit-elle trotter à ses côtés, ce qui, de façon non verbale, témoigne du peu d'intérêt que Jean porte à la jeune femme, mais il refuse à deux reprises l'invitation, précisant qu'il n'est pas son ami de garçon et que le mariage ne l'intéresse pas. Voilà qui devrait décourager, normalement, une amoureuse. Cependant, rien n'y fait et elle réitère son invitation que Jean accepte par dépit. Nous avons déjà vu harcèlement plus féroce... Je n'entends pas démontrer que Jean est victime de l'insistance de Florentine – je ne le crois pas. Seulement, je voudrais qu'on s'entende sur le fait que s'il est pleinement responsable de son acceptation (ce qui ne fait nul doute), Florentine ne l'est pas moins de l'invitation qu'elle lui lance à plusieurs reprises.

De plus, l'analyse qu'Elder fait d'une autre scène semble confirmer qu'elle souhaite dégager Florentine de la part de responsabilité qu'elle a dans son destin pour en imputer toute la faute à Jean et ainsi dénoncer la société patriarcale.

« il appu[ie] un peu son bras sur le sien ; elle d[oi]t sentir comme une force qui la maîtris[e] », geste duquel Florentine cherche à se dégager. Il nous semble qu'il ne s'agit pas réellement d'un rapprochement, mais plutôt d'une agression. Jean a peur de « se laisser ensorceler par Florentine » [...], mais Florentine a peur de se faire violenter psychologiquement par Jean (Elder, 1995 : 149).

Il me semble plutôt que Jean a peur de ses propres sentiments pour Florentine et que celle-ci a peur de son propre désir, tout comme Kathleen lorsque Dennis lui propose de passer la nuit avec lui : « [e]lle essayait de lui échapper, d'échapper à elle-même et à cette délirante émotion qui montait en elle-même » (MacLennan, [1978] 1992 : 235). Au vrai, chacun est victime de lui-même, tant à cause de ses choix de vie que de ses sentiments, car, si Florentine devait avoir un double masculin dans le roman, ce serait précisément Jean à cause des ambitions communes et de la façon qu'ils ont de foncer pour atteindre leur but, même si cela implique parfois de sacrifier les sentiments de certaines personnes de leur entourage. De plus, il me semble que dans toute son œuvre, Gabrielle Roy manifeste un tel désir de saisir et de dépeindre l'âme humaine dans toute sa complexité – et donc, dans toutes ses contradictions – qu'il est invraisemblable qu'elle se soit permis un portrait aussi irréductiblement négatif d'un être humain, fut-il ambitieux comme Jean Lévesque, d'autant que l'auteure nous révèle la part de souffrance dont a été faite l'enfance du jeune homme.

Voyons maintenant cette scène de tête à tête dans le roman de MacLennan. Quittant Saint-Marc avec son mari qui continue vers Ottawa, Kathleen loge une semaine dans un hôtel à Montréal. En rentrant en début de soirée, Dennis, un soldat manitobain tout juste rentré d'Europe où il a fait la guerre, l'aperçoit et, dès lors, un jeu de regards les lie. Il obtient son numéro de chambre et, au moment où, seule dans sa chambre, Kathleen se brosse les cheveux en observant – et interrogeant ? – son corps dans le miroir, Dennis l'appelle. « Me feriez-vous la grâce de venir dîner² avec moi ce soir ? Je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer, mais nous étions dans le même ascenseur il y a à peine une demi-heure. Je n'aime pas

2. Il me semble que l'expression « souper » aurait mieux traduit la langue parlée en Amérique française.

manger seul. J'espère qu'il en est de même pour vous » ([1978] 1992 : 225). Kathleen est d'abord surprise, mais guère farouche. D'ailleurs, ne savons-nous pas déjà quelle « adorait les compliments, les petits cadeaux qu'on lui offrait, souvent sans condition » ([1978] 1992 : 223-224) et que, être elle-même, pour Kathleen c'était être « facile, naturelle, donnant et acceptant sans question, ne pensant jamais au-delà du moment présent » ([1978] 1992 : 224) ? Démarche pour le moins osée de la part de Dennis qu'il fait toutefois de façon très courtoise et respectueuse, tout en précisant qu'il repartira bientôt pour Winnipeg. Or, la vie pour Kathleen est difficile à Saint-Marc. En plus d'y être isolée à cause de la langue, elle remplace la première épouse d'Athanase dont tous les villageois admiraient la grande piété. Aussi, Kathleen est-elle vue comme une femme quasi diabolique : elle est d'une grande beauté et n'a qu'un seul enfant. Cet isolement lui pèse également à la maison puisque son mari ne fait plus aucun effort pour la rendre heureuse en lui proposant, notamment, des soirées au théâtre. Aussi, accepte-t-elle l'invitation de Dennis, alléguant qu'elle ne « voudrai[t] pas manquer d'amitié envers quelqu'un qui revient de la guerre » ([1978] 1992 : 226).

Bien que la connaissant depuis quelques heures à peine – ou est-ce précisément à cause de cela ? –, Dennis raconte sa vie à Kathleen (intimité que Florentine n'a pas connue avec Jean, peut-être parce que, voulant cacher son malaise ou faire bonne impression, elle parlait sans cesse), il parle de ses opinions, de son expérience de la guerre, de ses déceptions. Ceux qui n'étaient encore que des étrangers il y a quelques heures se regardent en silence. L'atmosphère est cette fois feutrée, douce et sereine, attisée par le désir : le bonheur de désirer et d'être désiré, enfin.

Contrairement au repas partagé par Florentine et Jean, il y a, entre Dennis et Kathleen, beaucoup de sensualité. Le soldat est séduit quand « l'éclat de la chandelle fit paraître merveilleusement douce la blancheur de son cou » ([1978] 1992 : 227) ou par la façon que Kathleen a de se mouvoir : « Je pourrais demeurer assis comme cela toute la nuit à vous regarder. Il y a de la musique dans votre corps » ([1978] 1992 : 228), dont il affirme qu'il « irai[t] loin pour cela » ([1978] 1992 : 228).

La jeune femme, délaissée par son mari, je le répète, ne pouvait manquer d'apprécier « cette sorte d'indifférence (de Dennis) à tout ce qui se passait autour d'eux. Ils étaient les derniers clients à s'attarder encore, et les garçons avaient hâte de se débarrasser d'eux » ([1978] 1992 : 229). Et pourtant, Dennis continue de se raconter et d'admirer Kathleen. Dans le taxi qui les ramène à l'hôtel, « ils restèrent silencieux » ([1978] 1992 : 235). Fait à noter, leur rencontre rappelle étrangement celle d'Athanase et de Kathleen, et ce que Dennis raconte de sa femme n'est pas sans évoquer la piété, dépourvue du moindre plaisir, de Marie-Adèle.

Alors que ce repas donne lieu à un moment d'égarément particulièrement doux et bienfaisant pour Kathleen et Dennis, Florentine est reconduite par Jean en ayant, pour toute étreinte, un baiser sur les yeux. Cependant, quelques jours plus tard, elle a bien un rapport sexuel avec Jean, mais il est amené et achevé si rapidement qu'il semble difficile de parler de sensualité. D'ailleurs, Andrew Gann (1995 : 161) le qualifie, à tort à mon sens, de viol.

Après ce moment d'amour, Kathleen et Dennis reprennent chacun leur chemin, apparemment ragaillardis par leur rencontre. Il est intéressant de constater que Kathleen réveille sensiblement les mêmes émotions chez Dennis qu'elle l'avait fait, quelques années auparavant, chez Athanase. En effet, la jeune femme passe la nuit avec Athanase alors que la femme de ce dernier se meurt et, « [q]uand il se réveilla le lendemain matin [...] il sut qu'il pourrait maintenant continuer à vivre. Au cours de la nuit qui venait de s'écouler, il s'était dégagé de l'emprise de la mort. [...] Et, ce matin-là, il avait éprouvé tant de reconnaissance pour Kathleen qu'il comprit tout ce dont il lui était redevable d'avoir permis un tel hymne à la vie » (MacLennan, [1978] 1992 : 262). Pour sa part, Dennis dit à Kathleen : « Des gens comme vous et moi... peut-être que cela arrive une seule minute, et cette minute-là fait que tout le reste autour de soi en vaut soudain la peine. Ce n'est plus si difficile de continuer à vivre » ([1978] 1992 : 204). Que pensent Kathleen et Florentine de leur incartade ?

Kathleen considère que son aventure extraconjugale est un péché, mais elle se rassure en déclarant qu'il n'y a pas de mal si personne n'en a eu connaissance. Cependant, « une voix qui ne

pouvait l'apaiser lui magnifiait sourdement la beauté de cette rencontre » ([1978] 1992 : 205). Aussi, est-elle vite soulagée de voir qu'Athanase, dans le train qui les ramène à St-Marc, est plongé dans son journal et n'a remarqué aucun changement en elle. Peut-être même se félicite-t-elle, finalement, de son incartade lorsqu'elle constate à quel point son mari se montre peu attentif à elle. Quant à Florentine, s'il est vrai que l'expérience sexuelle s'est avérée un moment pour le moins décevant, voire catastrophique, elle lui permettra – mais à quel prix ? – d'atteindre son bonheur d'occasion, qui est certes loin de l'amour passion dont elle rêvait, mais qui ne lui apportera pas moins, après des journées d'angoisse, la sécurité matérielle recherchée auprès de Jean.

L'IMPOSSIBLE AMOUR ?

Deux couples pourraient être l'emblème du rêve de Hugh MacLennan, à savoir « qu'en dépit des contradictions, des difficultés, des obstacles, le Canada peut encore donner un exemple de civilisation où les solitudes ne suscitent pas le conflit, ni même l'indifférence, mais constituent une condition et une possibilité de rencontre » (MacLennan, [1978] 1992 : 5) : le petit Daniel atteint de leucémie et son infirmière Jenny dans *Bonheur d'occasion* ainsi que le couple Paul et Heather dans *Deux solitudes* que MacLennan charge d'ailleurs de cette symbolique.

Bien qu'occupant un bref espace dans le roman, à peine quelques pages, le couple Daniel/Jenny porte une très grande charge émotive et c'est à travers Rose-Anna qu'on y a accès. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une relation amoureuse à proprement parler, mais il demeure que les sentiments qu'éprouve Daniel à l'égard de son infirmière relèvent de l'ordre amoureux.

En dépit de sa grossesse déjà très avancée, Rose-Anna marche péniblement « en direction de la montagne » (Roy, 1947 : 295), là où est hospitalisé son fils Daniel. Elle marque de nombreux arrêts comme s'ils étaient autant de pauses sur sa vie, en regardant la ville qui s'étale sous elle et dont la pauvreté ressort sous l'effet de cet autre monde qu'elle pénètre. Elle considère la vie qu'elle a laissée

à Saint-Henri, avec tous les malheurs qui sont arrivés à sa famille qu'elle essaie désespérément de garder unie. Car Rose-Anna

sait qu'elle a fait intrusion chez l'Autre en franchissant la ligne géographique qui sépare les taudis de Saint-Henri du « grand luxe des hôtels particuliers », « la suie et le halètement des usines » de « l'air pur et abondant » de Westmount, l'ouvrier au chômage (comme son mari Azarius) de l'infirmière au « froufrou de linge blanc et empesé », et le français de l'anglais, langue de cet hôpital. Pire encore, la défaite sociale dont elle est punie pour avoir franchi cette ligne est doublée d'un échec plus cuisant, celui de sa maternité. En effet, Daniel lui préfère l'infirmière anglaise Jenny, jeune, jolie, blonde aux yeux bleus » (Gann, 1995 : 158-159).

S'étonnant qu'on ait pu amener son fils vivre dans une telle sompuosité, Rose-Anna demande à Daniel à qui il peut parler et demander de l'aide. « Jenny. » « Mais si elle te comprend pas ? » (Roy, 1947 : 305). Ce à quoi Daniel répond, avec assurance : « Elle me comprend » (1947 : 305). À plusieurs reprises, il insiste sur le fait qu'ils se comprennent, et ce, bien que Daniel n'entende pas un mot d'anglais. Aux yeux de Rose-Anna, c'est l'échec.

C'est l'échec parce que Rose-Anna perd son petit Daniel, émotivement parlant, il va sans dire. D'abord, elle a la surprise de trouver son fils « supporté par *plusieurs* oreillers » (je souligne) (1947 : 299) autour de qui « s'amoncelaient partout dans les plis des couvertures » (1947 : 299), des jouets comme il n'en avait jamais eus, dont une petite flûte comme il en avait toujours voulue et « une petite boîte de carton contenant des jetons qui représentaient les lettres de l'alphabet » (1947 : 299). Or, l'école faisait partie des plus beaux souvenirs de l'enfant, les rares fois où il avait eu les vêtements nécessaires pour y aller, « deux ou trois jours où il avait été parfaitement heureux » (1947 : 300). Aussi, salue-t-il à peine sa mère quand celle-ci arrive et tout au long de sa visite – la première, semble-t-il –, il reste très absorbé dans l'écriture des mots et refuse plusieurs fois l'aide de Rose-Anna.

De fait, quand il a besoin d'aide, c'est vers Jenny qu'il se tourne. L'infirmière s'approche et s'informe « comme d'une grande personne à une autre : All right now, Danny ? » (1947 : 304). Quand Rose-Anna s'inquiète encore de ce qu'il se fasse comprendre, Daniel la rassure avec « un léger mouvement d'impatience. Et ses yeux

cherchaient le sourire de Jenny au fond de la salle. Elle était quelque chose de merveilleux, de tendre qui était entré dans sa vie, et ils se comprendraient toujours même s'ils ne parlaient pas la même langue » (1947 : 305).

Daniel est si bien à l'hôpital qu'il semble oublier sa maison et n'a d'autre souhait que d'être là où il est. Pressentant cette réalité, Rose-Anna cherche à se convaincre du contraire et demande : « Que c'est donc que tu voudrais le plus ? » (1947 : 307). Alors il fait un tour d'horizon, sourit au bébé dont il se dit l'ami et répond simplement : « rien » (1947 : 307), comme s'il affirmait : « rien d'autre que d'être ici, avec Jenny ». Parce que, à l'hôpital,

il était dans un monde fait pour les enfants. Il n'y avait pas de grandes personnes avec leurs conversations inquiétantes pour troubler son sommeil. [...] il avait enfin un lit qu'il ne fallait pas fermer et déplacer chaque matin. Surtout, jamais il n'y avait eu tant de fenêtres devant lui et jamais il n'avait vu tant de soleil sur les murs (1947 : 308-309).

Plusieurs réactions de Daniel laissent croire qu'il est amoureux de Jenny. Il s'énerve quand Rose-Anna explique que les jouets ne sont pas de Jenny, mais de quelques dames riches ; le nom qu'il écrit avec une si grande attention qu'il en oublie sa mère n'est pas celui de cette dernière, mais bien celui de l'infirmière ; enfin, quand Rose-Anna lui suggère d'écrire autre chose, qu'il écrit « Mama » et que Rose-Anna veut l'aider à compléter, il s'énerve à nouveau. L'infirmière demande donc poliment à Rose-Anna de laisser Daniel se reposer. Alors « se découvrant si parfaitement en visite » (1947 : 309) au chevet de son propre fils, elle quitte non sans se retourner une dernière fois. « Jenny bordait le lit. Daniel, rasséréiné, souriait » (1947 : 311), lui qui avait eu un visage si soucieux tout au cours de la visite de sa mère.

En raison de sa maladie, Daniel va chez l'Autre, avec tout ce que cela comporte de paix, de bien-être et d'abondance matérielle. Bien sûr, il est trop jeune pour comprendre que tout ce qu'il reçoit n'est pas de Jenny. Un peu comme Florentine qui désire Jean pour se sortir de sa misère, Daniel est ébloui par toutes ces choses merveilleuses que l'infirmière lui apporte. On serait donc en droit de croire que, eut-il vécu, l'attitude future de Daniel face aux « Anglais », dans le sens que donne MacLennan dans sa préface,

aurait été fortement influencée par cette rencontre. Au vrai, il aurait sûrement eu l'ouverture de Paul, avec la confusion en moins. Et ceci nous conduit au dernier couple retenu pour ce parcours des moments amoureux : Heather Methuen et Paul Tallard.

Linda Leith (1990) a raison de considérer comme très importante l'œuvre de Hugh MacLennan. Cependant, elle émet plusieurs réserves et, en cela aussi, elle a raison : l'histoire d'amour entre Paul et Heather est quelque chose d'in vraisemblable.

Car qui de nous, en effet, aurait pu supporter de vivre les affres, les doutes, les angoisses et les frustrations d'un amour à distance, long de cinq ans, qui aurait, pour toute base, une brève soirée et une seule journée ? Il est vrai toutefois que déjà, enfants, ils s'entendaient très bien à Saint-Marc. (Le contraste est si flagrant entre la relation avec Daphne et celle avec Heather qu'on soupçonne que Paul et Heather se retrouveront plus tard.) De plus, pendant ces courts moments, et contrairement à Kathleen et à Athanase, ils parlent beaucoup et ne font pas l'amour. Heather a peur, quand Paul le lui propose et quand celle-ci, enfin, exprime son désir de Paul, c'est lui qui, conscient de la différence de leur condition sociale respective, refuse de façon assez véhémement. Ils se quittent sans plus d'intimité. Voici comment Leith explique la scène de départ :

Shedding her impatience, Heather is satisfied with a chaste hug and then drives Paul home where he kisses her hand and suggests she might write to him. « Have fun, darling, » Heather tells him as she releases the clutch of her car. « And take care of yourself ». This is hardly one of the world's great passions (Leith, 1990 : 78).

Cette dernière phrase de Leith dit avec beaucoup d'humour et une pointe d'ironie que, de fait, les amoureux sont assez discrets quant à l'expression de leur douleur. On pourrait sans doute affirmer, sans trop craindre de se tromper, que c'est le souci qu'a MacLennan de présenter un amour empreint de respect de l'autre. Car Paul n'est pas obligé de partir, ni de partir aussi longtemps. Néanmoins, Heather respecte sa décision sans lui réclamer quoi que ce soit.

Le soir où, devenus adultes, ils se rencontrent chez le capitaine Yardley, grand-père de Heather et ami de la famille de Paul, ils s'observent beaucoup, mais pas du tout à la façon de Jean et de Florentine. Leur regard est mêlé de curiosité et d'intérêt. Chacun

regarde ce que l'autre est devenu comme s'il apprenait en même temps à connaître l'autre culture. Du fond de sa solitude respective.

Naim Kattan voit un grand mérite de MacLennan dans « la reconnaissance et la prise en charge de la solitude » (Kattan, 1992 : 4) expliquant que « cette solitude devient ainsi non pas l'obstacle, mais la condition d'une rencontre. Aller vers l'autre, le rejoindre, reconnaître son visage, afin de l'accueillir avec sa distinction et sa différence » (Kattan, 1992 : 4). En effet, Heather, malgré l'aisance matérielle dans laquelle elle vit, se sent seule, en marge de sa famille. C'est d'ailleurs elle qui propose à Paul une nouvelle rencontre (sans doute enhardie par l'assurance que donne l'argent).

Pendant cinq ans, donc, les amoureux s'écrivent et c'est à Halifax, au pays de Yardley, que Paul et Heather se retrouvent. Janet, la mère de celle-ci, est outrée de ces fréquentations, mais, à la mort du capitaine, Heather et Paul se marient en cachette. Tout se déroule donc très rapidement, car ils craignent la vie qui les a déjà séparés. Cependant, l'amour des deux jeunes gens est, de fait, empreint de sollicitude en dépit des obstacles érigés par le milieu de chacun.

La sensualité est un thème qu'il serait intéressant d'aborder dans cette relation, car elle provoque des réactions contraires chez les divers commentateurs qui ont abordé cette œuvre. Dans le texte d'introduction qu'elle fait à *Deux solitudes*, Agnès Whitfield (1992 : 11) rapporte que des « critiques puritains lui reprocheraient un excès de crudité dans la représentation de scènes amoureuses » alors que Linda Leith semble particulièrement exaspérée du peu de désir que contient l'amour entre Heather et Paul. C'est avec beaucoup d'humour qu'elle commente.

Five years later, on the eve of his return to Canada, Paul's thoughts about what Heather and he would do on an evening together reveal more about the nature of their relationship. « He'd like to take her to dinner at the Grande-Bretagne, [...] sip wine until dark, [and then] drive to the Akropolis in a open carriage...The moon would rise enormous and round », and moonlight would touch the caryatids. « Heather had a body like theirs... Her lines were female and fruitful in the memory » (Leith, 1990 : 78).

« *Will they touch ?* » demande Leith. « *Well, yes* », répond-elle, avec ironie. « *They would stand touching each other while they looked across the dark plain [...]* » (Leith, 1990 : 78).

S'il est vrai qu'aucune scène d'amour dans *Deux solitudes* n'est particulièrement enivrante, il paraît quand même important de souligner que MacLennan présente des femmes relativement libres sexuellement. Heather n'est pas mariée et a pourtant déjà connu des hommes, Daphne parle du sexe avec désinvolture, Kathleen est non seulement une femme extrêmement sensuelle, mais elle se permet de commettre l'adultère, etc. Si on compare les deux romans, MacLennan nous offre beaucoup plus de moments tendres et sensuels que ne le fait Gabrielle Roy qui se limite aux perceptions visuelles et acoustiques.

Si, d'un point de vue littéraire, la relation de Paul et de Heather est pauvre c'est que, selon Leith (1990 : 75), « *The love of Paul and Heather is asked to represent the union of French and English Canada* » (je souligne). La suite est du même ton. Heather doit suivre sa mère à Kennebunkport et Paul reste à Montréal, dans la même chambre qu'il avait occupée cinq ans auparavant. Quand il se rend à Kennebunkport pour confronter la mère de son épouse, il apparaît alors en genre de héros, haut et fier, qui affronte, stoïque, le danger, c'est-à-dire, symboliquement, le Canada anglais. Et je crois, tout comme Leith et d'autres critiques, que l'histoire d'amour aurait gagné en émotion à être allégée de tout ce sens préconstruit qui engage alors l'œuvre dans la voie du roman à thèse.

Il m'apparaît comme un fait intéressant, et peut-être significatif, que les auteurs de ces deux romans « sociaux » soient des gens venus de l'extérieur du Québec, comme si le recul qui était le leur permettait à la fois un intérêt pour les deux cultures majoritaires, et assez d'objectivité pour en dépeindre l'essence sans que cela prenne des allures de parti-pris. Naïm Kattan (1992 : 2) affirme que « [d]ans tous ses romans, MacLennan a cherché à comprendre, sans tenter de donner des explications prématurées ni proposer des définitions limitatives, ce qu'est un Canadien. » Au sujet de *Bonheur d'occasion*, Gilles Marcotte (1994 : 62) prétend que : « Autour de ces personnages principaux, Gabrielle Roy a bâti une fresque sociale dont l'ampleur et la profondeur sont inégalées au Canada français, et où une observation minutieuse est sans cesse approfondie par une intuition bouleversante de la misère humaine. » Le fait que MacLennan ait connu le Canada français uniquement de l'extérieur

pourrait sans doute expliquer qu'on croit davantage aux vies créées par Roy. Aux vies et donc, aux amours.

Les romans *Bonheur d'occasion* et *Deux Solitudes* masquent-ils tout autant qu'ils ne la révèlent la réalité amoureuse du Canada anglais et du Canada français dans les années 1930-1940 ? Il est difficile de le dire. Toutefois, nous pouvons constater qu'il ne s'y dégage aucune spécificité permettant d'avancer qu'il y a une façon canadienne et québécoise d'aimer. Ce qui ressort surtout c'est que Hugh MacLennan et Gabrielle Roy ont eu le souci de présenter une vision aussi objective que possible de la société : MacLennan met en relief le peu de communication entre les « deux solitudes » et Gabrielle Roy dépeint la classe ouvrière du quartier de Saint-Henri. Les personnages aiment pour diverses raisons et s'il semble évident que le sentiment amoureux est « naturel », il semble tout aussi évident que le contexte socioculturel et économique a quelque influence sur la quête amoureuse, c'est-à-dire que le comportement amoureux est déterminé par la culture, tant première (celle qui est acquise à la naissance, comme un héritage), que seconde (celle qui est acquise grâce à la conscience), selon le sens donné par Fernand Dumont (1969) dans *Le lieu de l'homme*.

Jean et Florentine, des ouvriers canadiens-français, mettent tout en œuvre pour avoir une vie qui ressemblerait à celle du dominant. Ils ont tous deux connu la misère et c'est pour s'en sortir que celle-ci se cherche un mari et que celui-là fuit un mariage avec elle. Emmanuel, qui a vécu dans une certaine aisance matérielle, est le seul personnage qui manifeste des angoisses philosophiques. Il cherche le bonheur et il aime Florentine pour ce qu'elle est, comme Rose-Anna et Azarius se sont aimés, malgré leur grande misère.

Par contre, Kathleen aussi a connu la pauvreté – peut-être pas jusqu'à la misère toutefois – ce qui n'a fait d'elle ni une femme calculatrice et ambitieuse comme Florentine, ni une personne égoïste comme Jean. Sans être insignifiante et exclusivement sensuelle, Kathleen est assez insouciante. Mère aimante mais assez irresponsable, comme on le constate à la mort d'Athanase, elle semble vouloir une chose : vivre sans se poser trop de questions. Son mari, par contre, même s'il a déjà beaucoup aimé les femmes, semble être trop préoccupé par sa carrière – qui est aussi pour lui

une façon de se préoccuper de son peuple – pour être affectueux avec son épouse. L'amour semble être (devenu ?) secondaire dans sa vie. Athanase et Kathleen sont, à leur façon, deux esprits assez indépendants puisqu'ils sont capables de s'ouvrir suffisamment à l'autre pour unir leur vie. On ne sait pas s'ils se marient par amour, mais on sait qu'un lien très fort a existé entre eux puisque c'est grâce à Kathleen qu'Athanase a repris goût à la vie.

Lors de leur tête à tête, Jean et Florentine sont dans le quartier de l'Autre, et le couple est mal à l'aise : Florentine veut faire bonne impression auprès de Jean en espérant qu'il veuille l'épouser – ou du moins devenir son ami de garçon. Non seulement Jean n'est pas séduit, mais il a honte de Florentine dont l'attitude n'est pas conforme à celle qui est dictée par les autres clients dont on peut supposer qu'ils sont « anglais » ou du moins, bien nantis.

Contrairement à eux, Dennis et Kathleen ont l'assurance des gens habitués au monde. Leur tête à tête est absolument désintéressé de l'avenir : ils sont seulement préoccupés du bien-être que leur apportent leur rencontre et leur repas. Alors que Jean avait une conscience aiguë des autres clients, Dennis non seulement les ignore, mais les oublie complètement, subjugué par la beauté de Kathleen et le désir (et la vie ?) qu'elle réveille en lui. Il se sent le droit d'être au restaurant. La courtoisie de Dennis semble naturelle et habituelle alors que celle de Jean se limite aux premiers moments ; ensuite il redevient cassant comme il en avait l'habitude.

À l'instar de Dennis, Jenny a l'assurance du dominant. Daniel est séduit par la gentillesse, la disponibilité, la beauté (blancheur et lumière) de son infirmière. Grâce à elle, il connaît l'abondance ; celle des jouets, des attentions, de la paix, du confort, de l'enfance et de la lumière. Peut-être est-il plus amoureux de cette nouvelle vie que de Jenny elle-même ? Il reste que sa nature d'enfant le fait aimer de façon généreuse et non rationnelle.

Paul et Heather s'aiment véritablement. Ainsi que je l'ai déjà mentionné, MacLennan veut tellement faire de ce couple le symbole de la réconciliation possible entre les « deux solitudes » qu'il exclut pratiquement tout contact physique entre eux. S'ils s'aiment, c'est qu'ils ont eu la force d'aller à l'encontre de leur société respective.

Paul a vécu toutes les expériences : la richesse et la pauvreté, être canadien-anglais et canadien-français et ni l'un ni l'autre. Cela a fait de lui un homme en quête de « vraies » valeurs dans un monde qui change rapidement. En dépit de la peur qui le tenaille, l'amour occupe une place importante dans sa vie et il s'ouvre beaucoup à Heather. Quant à elle, c'est précisément sa condition sociale qui la gêne le plus, condamnant l'hypocrisie des conventions et l'exploitation de l'élite canadienne-anglaise. Alors que sa sœur a choisi d'ignorer toute cette part de misère dans son propre pays, Heather en souffre et cherche des réponses dans l'art et peut-être, dans l'amour de Paul.

On constate donc qu'aucun des personnages des deux romans n'est en quête d'un amour romantique, comme si leur condition sociale leur imposait de répondre à des besoins bien plus immédiats et concrets. L'expression des sentiments se fait toujours de façon extrêmement discrète et, si l'érotisme est exclu des deux romans, un peu de sensualité est parfois présente dans *Deux solitudes*. Le catholicisme (tel qu'il était vécu à cette époque), plus répressif en matière de sexualité que le protestantisme, expliquerait-il cette différence ? Ou bien serait-ce plutôt le sexe des auteurs ? Je me contenterai de soulever la question non sans avoir rapporté les propos de Gilles Marcotte (1994) qui nous rappelle que ce sont trois femmes (Jovette Bernier, Medjé Vézina et Simone Routier) qui, vers les années 1930, ont introduit le débat de l'amour blessé dans la littérature.

C'ÉTAIT PRESQUE AU MITAN DU SIÈCLE.

Dans *Le bout cassé de tous les chemins*, Yvon Rivard (1993 : 11) écrit : « Comme tous les gens, les écrivains, au fond, ne parlent que d'eux-mêmes. » Mais ils parlent aussi de nous-mêmes « puisqu'une œuvre s'inscrit toujours dans un système plus général de pensée, de sensations et de représentations collectives » (Rieu, 1995 : 10). Aussi, serait-il intéressant de voir quel paysage amoureux Gabrielle Roy et Hugh MacLennan nous présenteraient aujourd'hui. Quelles sont les quêtes amoureuses qu'ils donneraient à leurs

personnages ? Comment choisiraient-ils de les voir s'aimer ? Et vivre ? Car les sociétés canadienne et québécoise ont grandement changé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale : les relations hommes-femmes tendent davantage vers l'égalité ; l'Église n'exerce plus un pouvoir aussi grand sur les individus ; le niveau de vie des Québécois s'est nettement amélioré et maintes communautés culturelles se sont intégrées aux deux communautés européennes majoritaires du Canada. Si Gabrielle Roy et Hugh MacLennan écrivaient aujourd'hui, que nous dévoileraient-ils de la société actuelle ?

Bibliographie

Sur la méthodologie et autres ouvrages de base

- Barthes, Roland (1977), *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.
- Dumont, Fernand (1969), *Le lieu de l'homme, la culture comme distance et mémoire*, Montréal, HMH.
- Marcotte, Gilles (1994), *Une littérature qui se fait*, Montréal, Hurtubise HMH.
- Rieu, Josiane (1995), *L'esthétique de Du Bellay*, Paris, SEDES (coll. Esthétiques).
- Rivard, Yvon (1993), *Le bout cassé de tous les chemins*, Montréal, Boréal (coll. Papiers collés).

Sur Gabrielle Roy et son œuvre

- Daviau, Pierrette (1993), *Passion et désenchantement. Une étude sémiotique de l'amour et des couples dans l'œuvre de Gabrielle Roy*, Montréal, Fides.
- Elder, Jo-Anne (1995), « Écrire le regard : analyse du discours optique dans *Bonheur d'occasion* », dans Claude Romney et Estelle Dansereau, *Portes de communications : études discursives et*

stylistiques dans l'œuvre de Gabrielle Roy, Sainte-Foy, PUL, p. 137-155.

- Gann, Andrew (1995), « Géographie urbaine et « géographie émotionnelle » dans *Bonheur d'occasion* », dans Claude Romney et Estelle Dansereau, *Portes de communications : études discursives et stylistiques dans l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy, PUL, p. 157-173.
- Roy, Gabrielle (1947), *Bonheur d'occasion*, 2 tomes [pagination continue], Montréal, Beauchemin.
- Sur Hugh MacLennan et son œuvre
- Kattan, Naïm (1992), « Hommage à Hugh MacLennan », dans Hugh MacLennan, *Deux solitudes*, Montréal, Hurtubise HMH, p. 1-5.
- Leith, Linda (1990), *Introducing Hugh MacLennan's Two solitudes*, Toronto, ECW Press.
- MacLennan, Hugh ([1978] 1992), *Deux solitudes*, Montréal, Hurtubise HMH.
- Whitfield, Agnès (1992), « Introduction », dans Hugh MacLennan, *Deux solitudes*, Hurtubise HMH, p. 7-16.